

VOUS PROPOSE :

Margin Call
de J.C. Chandor – USA – 2 mai 2012
Avec Kevin Spacey, Paul Bettany, Jeremy Irons
V.O.S.T. – 1h47

★ Grand Prix – Festival International du Film Policier de Beaune 2012

"Margin Call" : en pleine débâcle financière, Wall Street à visage humain, trop humain

Cela commence par une erreur bénigne. En 2008, à Wall Street, au siège d'une grande banque d'investissement, un employé est confondu avec un autre par le service des ressources humaines. La méprise est vite réparée et le licenciement de l'analyste financier Eric Dale peut s'effectuer dans les formes, c'est-à-dire manu militari. Bureau vidé à la hâte, travaux en cours laissés tels quels, c'est à peine si Dale a le temps, avant de quitter le navire, de glisser une clé USB à l'un de ses collègues, Peter Sullivan, et de lui murmurer cette mise en garde : "Fais attention."

A la nuit tombée, Sullivan déchiffre les savants calculs que renfermait la clé. Sa découverte fait l'effet d'une bombe : les risques courus par l'entreprise ont été gravement sous-estimés, la faillite menace. Malgré l'heure tardive et à mesure que le monde se dérobe sous leurs pieds, chaque échelon de la hiérarchie alerte son supérieur, jusqu'au PDG qui débarque en hélicoptère sur le toit du gratte-ciel. Seul Dale manque à l'appel, et pour cause : sitôt licencié, son téléphone professionnel a été désactivé. Tandis qu'une poignée de juniors partent à sa recherche dans la nuit new-yorkaise, les dirigeants réunis en assemblée extraordinaire décident de la marche à suivre pour sauver ce qui peut encore l'être : vendre les actifs toxiques dès l'ouverture de Wall Street, au matin, et provoquer sciemment, ce faisant, une crise financière sans précédent.

Du haut de la Babel contemporaine qu'est Manhattan, il y a quelque chose de vertigineux à assister à ces dysfonctionnements gigognes, du plus insignifiant au plus systémique. Des bugs en cascade qui convoquent comme une évidence le souvenir de Stanley Kubrick, grand cinéaste du dérèglement. Devant le cynisme du PDG, ordonnateur de cette boucherie capitaliste, difficile de ne pas penser aux généraux des *Sentiers de la gloire*, prompts à sacrifier leurs hommes sur l'autel des ambitions personnelles. Face au spectacle de ces traders harangués par leur manager, qui les envoie vendre des actifs comme on envoie au casse-pipe, l'on songe aux soldats de *Full Metal Jacket*, dressés pour tuer - quitte à retourner l'arme contre leur propre camp.

A l'instar de la plupart des réalisateurs américains se réclamant aujourd'hui de Kubrick - de David Fincher à Christopher Nolan -, J. C. Chandor a fait ses armes dans la publicité avant de réaliser *Margin Call*, son premier long-métrage. Sa mise en scène en a gardé une efficacité sobre et rythmée, dont l'impersonnalité cadre parfaitement avec cette apocalypse en *open space* et en costard, où tout est question de marge - de manoeuvre, d'erreur ou de réussite. Comme Kubrick là encore, Chandor a fait de l'écart entre l'abstrait et le sensible l'arc de son film : les soubresauts boursiers sont ramenés à leur incidence sur l'économie "réelle", le salaire stratosphérique du trader est rattaché à des postes de dépense triviaux - "76 520 dollars par an rien que pour l'alcool et les escort girls", révèle l'un d'entre eux, cousin de débauche du financier portraituré par Steve McQueen dans *Shame*. Or, là où McQueen chargeait sa barque sur un mode univoque et obsessionnel, Chandor veille, avec une minutie constante, à équilibrer le propos. Pour écrire *Margin Call*, il s'est inspiré de la faillite de Lehman Brothers de 2008, à laquelle il multiplie les clins d'oeil, mais aussi des témoignages de son père, qui a travaillé quarante ans chez Merrill Lynch. Il y a six ans, Chandor a vu un projet de film qu'il préparait depuis des années s'effondrer au dernier moment, et l'on sent qu'une part de *Margin Call* vise à exorciser ce traumatisme. Sous cet angle, les baies vitrées du building semblent figurer le miroir aux alouettes hollywoodien, dont différentes générations émaillent le casting, des prometteurs Penn Badgley ou Zachary Quinto aux briscards Kevin Spacey, Jeremy Irons ou Demi Moore.

Dans un monologue d'une belle intensité, Dale se souvient du temps où, ingénieur, il bâtissait des ponts, utiles pour la communauté et construits à la sueur des fronts ouvriers, loin des châteaux de sable de Wall Street. A l'entendre ainsi méditer sur les errements du raisonnement financier, le livre le plus récent d'André Orléan, *L'Empire de la valeur* (Seuil, 2011), vient à l'esprit.

L'économiste y montre que la valeur d'un bien ou d'un service ne dépend ni de son utilité, ni du travail qu'a nécessité sa confection, contrairement aux théories jusqu'ici en vigueur. "La valeur est une puissance qui a pour origine le groupe social, par le biais de la mise en commun des passions et des pensées", écrit-il. Tout le talent de J. C. Chandor consiste à mettre au jour ces passions et ces pensées - interactions terriblement humaines et, partant, faillibles.



J. C. Chandor, réalisateur de "Margin Call" : "Dans ce milieu, les gens sont souvent assez égoïstes"

Tout vient à point à qui sait attendre. S'il s'est rapidement fait un nom dans les milieux de la publicité et du documentaire, J. C. Chandor a pris son temps pour en venir au long-métrage et à la fiction. Après avoir consacré des années à la mise en place d'un premier projet, il s'est vu abandonner par les investisseurs moins d'une semaine avant le début du tournage. Le projet suivant était celui de la dernière chance. Fort de son casting d'exception - il est rare qu'un premier film totalise autant de têtes d'affiche - mais également d'une détermination énergique et minutieuse à transformer le coup d'essai en coup de maître, Margin Call ouvre à J. C. Chandor les portes d'Hollywood.

Margin Call est votre premier long-métrage, un moment décisif dans votre carrière. Franchir cette étape avec un sujet aussi spécifique et complexe que Wall Street n'est pas anodin...

Après l'abandon de mon premier projet, j'étais anéanti. J'avais travaillé pendant des années sur le film, pris beaucoup de risques financiers... J'avais deux documentaires en cours, sur lesquels je voulais continuer de travailler avant de tenter autre chose. J'ai alors eu l'idée d'acheter un immeuble, avec quelques associés. J'ai commencé avec un seul étage, que je louais comme open space, et l'affaire a très bien marché. A cette période, le marché immobilier américain était en pleine expansion, et on m'a prêté des sommes incroyables, bien plus importantes que celles que l'on peut obtenir avec un projet de film ! Mais un jour, un contact est venu nous voir et nous a dit : "Vendez tout". Le marché était encore en hausse. Nous ne comprenions rien. Mais il a insisté, et nous avons vendu l'immeuble, ce qui, à l'époque, nous a semblé un échec terrible.

Moins d'un an plus tard, la crise éclatait. J'ai repensé à cet homme qui nous avait prévenu. Pourquoi l'avait-il fait ? Comment savait-il ? Comment vivait-il le fait d'être le premier à comprendre que la catastrophe allait se produire ? J'ai médité là-dessus pendant six ou sept mois. Le milieu m'avait toujours intéressé, mon père y travaille. J'ai fini par réaliser qu'il y avait là-dedans de quoi faire un film, doté de véritables enjeux. C'était ma chance, et je me suis investi comme jamais.

Wall Street est un monde très particulier, auquel le cinéma s'est déjà beaucoup intéressé. Quelles sont les caractéristiques du milieu qui vous intéressent le plus ?

Les gens. C'est ce qui a fini par devenir le sujet du film. Ce qui m'intéressait, et qui ressortait dès la première version, ce n'était pas tant comment la manière dont les choses s'enchaînent que les motivations humaines. Pourquoi ces gens permettent-ils qu'on en arrive à la décision finale alors qu'il y a eu des avertissements, mille occasions de rebrousser chemin ? Mais on continue l'escalade, en sachant que les conséquences vont finir par s'étendre à la société toute entière.

En écrivant, je ne me suis pas demandé comment tout cela devait finir. J'ai seulement essayé de connecter chaque geste au geste suivant, en essayant de comprendre les réactions de ceux qui détiennent l'information, pourquoi ils choisissent d'agir ou de ne rien faire. Je crois que la culture d'entreprise a fondamentalement changé. Les banquiers sont censés être ceux qui mettent un terme aux idées folles, freinent au bon moment. Pourquoi ont-ils cessé de le faire ?

Wall Street est le monde de la raison, du sang-froid, des calculs stratégiques, mais également celui de la passion, cette "avidité" dont parle Gordon Gekko, dans le film d'Oliver Stone. Quelle place avez-vous donné à cette contradiction dans le film ?

Une place humaine, là encore. Prenons un exemple. Imaginons deux cookies sur la table. Je sais que vous aimez les cookies, comme moi. La cupidité pure, c'est ce qui me pousse à prendre les deux, parce que je suis plus grand que vous et que vous ne pouvez pas me battre. Mais ce dont je me suis rendu compte, c'est le film ne porte pas tant sur l'avidité que sur la rage de défendre ce que l'on a déjà. Imaginons que tous les jours, quelqu'un franchise cette porte pour nous porter un cookie chacun. Puis un beau matin, il n'y a plus qu'un cookie, et je vais décider de le garder pour moi. Non que je veuille véritablement ce cookie : mais j'ai pris l'habitude de croire qu'on me le doit, même s'il n'a rien à voir avec mon travail, même si c'est un cadeau. C'est cette forme d'avidité qu'on peut observer dans le film.

PROCHAINE SÉANCE :

Holy Motors

Jeudi 20 sept 18h30 21h00

Lundi 24 sept 14h30 21h00

Court métrage : « L'Homme à la Gordini », de Jean-Christophe Lie

Animation - 10'

Fin des années 1970, une banlieue imaginaire, la coutume est de ne porter ni slip, ni pantalon, uniquement des hauts oranges.



l'embobine

www.embobine.fr